



## CHAPITRE I

## LES CARACTERISTIQUES DES PERSONNAGES BECKETTIENS

Les personnages beckettien incarnent le destin de l'être humain. Ces individus sont mis en demeure dès leur naissance d'examiner leur sort avec une implacable acuité. Leur condition est celle de privation et d'infirmité: ils se désagrènt à petit feu. D'une pièce à l'autre, ils perdront leurs facultés physiques et morales, leur langage et leur identité à tel point qu'ils deviennent à peine distincts de l'animalité. Notons que Beckett ne se départ jamais de ces qualités. Il accentue même encore ces caractéristiques larvaires au visage de clowns avec des masques d'hommes. "Mes personnages tombent en morceaux",<sup>1</sup> précise Beckett.

Dans les trois pièces que nous allons étudier, chacun des personnages est conçu comme élément inséparable d'un duo. Ils se répartissent en quatre couples principaux: Vladimir-Estragon/Pozzo-Lucky/Hamm-Clov/Winnie-Willie. Les deux premiers couples sont ceux d'En attendant Godot. Le couple suivant est celui de Fin de partie et le dernier est celui de Oh les beaux jours. Quant au couple des personnages secondaires de Fin de partie, Nagg-Nell, nous ne reconnaissons chez eux aucun lien particulier.

---

<sup>1</sup> Alfred Simon, Beckett (Paris: Belfond, 1983), p. 78.

Entre ces couples, il y a des affinités qui les apparentent à d'autres couples. Peut-être sont-ils des alter ego de Beckett, des instances de sa personne ou de sa conscience. Ils ont leurs origines dans En attendant Godot et se prolongent dans Fin de partie et Oh les beaux jours. Cependant, chaque personnage répond à une volonté de représenter toute l'humanité à travers un cas d'espèce.

### 1.1 Vladimir

Vladimir ou "Didi" est un des pitoyables vagabonds qui apparaissent au crépuscule sur une route de campagne, où il n'y a qu'un arbre décharné. Il a des ennuis de prostate et marche à petits pas raides. Souffrant d'incontinence, il se déplace continuellement d'une coulisse à l'autre. Il lui arrive d'oublier de boutonner sa braguette et de puer l'ail qu'il mange pour se soigner les reins. Par ailleurs, il éprouve des démangeaisons à la tête et enlève toujours son chapeau melon pour tenter de localiser la source du mal.

Par rapport à son compagnon d'errance, Vladimir est l'élément dynamique et viril du couple. Il résiste mieux au sort quand Estragon désespère. Nous le voyons tel qu'il est dès le début: "J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable, tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenais le combat."<sup>2</sup> Cette supériorité de Vladimir sur Estragon, nous la sentons davantage dans

---

<sup>2</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983). p. 9.

ses propos: "Il n'y a jamais que toi qui souffres! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles."<sup>3</sup>; "Quand j'y pense ... depuis le temps ... je me demande ... ce que tu serais devenu ... sans moi ... (Avec décision.) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur."<sup>4</sup> "... vois-tu, Gogo, il y a des choses qui t'échappent qui ne m'échappent pas à moi. Tu dois le sentir."<sup>5</sup> Il est aussi un stoïcien qui veut se contrôler. "C'est vrai. Pas de laisser-aller dans les petites choses."<sup>6</sup> Si nous comparons Vladimir à l'instance psychique, il sera assurément regardé comme le surmoi. "Sa fonction est de diriger le moi, le contrôler et d'essayer de systématiser sa conduite."<sup>7</sup> Par ailleurs, il faut noter que le nom "Vladimir" évoquerait le tsar célèbre qui a stabilisé l'état russe à Kiev et implanté la religion chrétienne parmi les Russes.

---

<sup>3</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 11.

<sup>4</sup> Ibid., p. 10.

<sup>5</sup> Ibid., p. 83.

<sup>6</sup> Ibid., p. 11.

<sup>7</sup> Emile Lavielle, En attendant Godot de Beckett (Paris: Hachette, 1972), p. 69.

Inspiré plus ou moins de la religion, Vladimir fait ressembler cette attente d'un nommé Godot à une attente de salut, par ses références à la Bible. Il entretient Estragon du sort des larrons crucifiés aux côtés de Jésus-Christ et dont l'un, suivant l'unique version d'Évangile, fut sauvé tandis que l'autre était damné. "C'est un pourcentage honnête."<sup>8</sup>, note Vladimir, soucieux pourtant de "cette grâce tombée sur l'un, évitant l'autre, et dont la répartition pourrait bien, après tout, les concerne eux deux."<sup>9</sup> Vladimir désire se repentir, mais c'est seulement le sentiment d'une culpabilité anonyme.

Vladimir - Si on se repentait?

Estragon - De quoi?

Vladimir - En bien ... (Il cherche.) On n'aurait pas besoin d'entrer dans les détails.

Estragon - D'être né?"<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 13.

<sup>9</sup> Geneviève Serreau, Histoire de "nouveau théâtre" (Paris: Gallimard, 1975), p. 90.

<sup>10</sup> Beckett, En attendant Godot, p. 13.

En bon rigoriste, il lui répugne qu'on ose se prendre pour Jésus-Christ.

"Qu'est-ce que tu vas chercher là! Tu ne vas tout de même pas te comparer à lui?"<sup>11</sup>

Il va de soi que Vladimir est capable d'une certaine activité de raisonnement plus logique que la soumission facile d'Estragon aux contingences. S'il regarde sans cesse dans son chapeau, c'est parce qu'il a besoin de penser dans la plus grande lucidité, d'après la symbolique propre à Beckett. Il voit dans l'attitude de son partenaire obsédé par ses chaussures une marque de faiblesse et de folie: "Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure alors que c'est son pied le coupable."<sup>12</sup> Il se refuse absolument à entendre parler de rêves et particulièrement de ceux d'Estragon:

Estragon - J'ai fait un rêve.

Vladimir - Ne le raconte pas!

Estragon - Je rêvais que ...

Vladimir - NE LE RACONTE PAS!

---

<sup>11</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 73.

<sup>12</sup> Ibid., p. 12.

Estragon (geste vers l'univers) - Celui-ci te suffit?

Tu n'es pas gentil, Didi. A qui veux-tu que  
je raconte mes cauchemards privés, sinon à toi?

Vladimir - Qu'ils restent privés. Tu sais bien que je ne  
supporte pas ça."<sup>13</sup>

Sérieux, Vladimir coupe court à son rire à plusieurs reprises: "on n'ose  
même plus rire (...) Seulement sourire."<sup>14</sup>, et ailleurs: "Tu me ferais  
rire, si cela m'était permis."<sup>15</sup> Notons que Vladimir tente toujours de  
se re-situer dans le temps et dans l'espace. Il reconnaît les lieux et  
cherche à dater les événements passés. "Tout de même ... cet arbre ...  
cette tourbière."<sup>16</sup> C'est lui qui fait remarquer que quelque chose a  
changé dans le paysage: "Mais hier soir il était tout noir et squelettique!  
Aujourd'hui il est couvert de feuilles."<sup>17</sup>

---

<sup>13</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de  
Minuit, 1983), p. 19.

<sup>14</sup> Ibid., p. 13.

<sup>15</sup> Ibid., p. 24.

<sup>16</sup> Ibid., p. 18.

<sup>17</sup> Ibid., p. 92.



Des quatre personnages d'En attendant Godot, Vladimir est sans doute celui à qui convient le moins le terme de sous-homme. Voyant au deuxième acte que Pozzo et Lucky ont besoin de secours, il prend une résolution: "Faisons quelque chose, pendant que l'occasion se présente. Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. D'autres feraient aussi bien l'affaire, sinon mieux. L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non. Profitons-en, avant qu'il soit trop tard. Représentons dignement pour une fois l'engeance où le malheur nous a fourrés."<sup>18</sup> Il en parle pour faire honneur à leur condition, c'est-à-dire la condition humaine. Tout réfléchi, il ajoute: "Ce qui est certain, c'est que le temps est long, dans ces conditions, et nous pousse à nous meubler d'agissements qui, comment dire, qui peuvent à première vue paraître raisonnables, mais dont nous avons l'habitude. Tu me diras que c'est pour empêcher notre raison de sombrer. C'est une affaire entendue. Mais n'erre-t-elle pas déjà dans la nuit permanente des grands fonds, voilà ce que je me demande parfois."<sup>19</sup> Vladimir

---

<sup>18</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 111-112.

<sup>19</sup> Ibid., pp. 112-113.

suggère toujours des solutions aux problèmes du moment: il a l'esprit d'initiative, le zèle et l'optimisme. C'est lui aussi qui a fixé les modalités du rendez-vous avec Godot, lui qui exprime l'espoir que cette personne mystérieuse viendra et que sa venue miraculeusement sauvera la situation. C'est à lui aussi, au nom de Monsieur Albert, que le message est adressé. Il mène la conversation avec le jeune envoyé qui lui répond par oui et par non, et par de petites phrases sans couleur. Lors de sa seconde apparition, ce garçon est encore plus réservé et plus hésitant. Il faut que Vladimir l'aide à se délivrer de ce qu'il doit annoncer: la même remise du rendez-vous. Nul doute que Vladimir ne soit "intelligent, spirituel, caustique, apte à mener l'intrigue."<sup>20</sup>

## 1.2 Estragon

Estragon ou "Gogo" est un autre clochard égaré dans ce monde hostile. Il a les pieds sensibles et souffre d'une boiterie intermittente. Il n'a pas quitté, depuis plusieurs jours, les souliers trop petits, et il a dormi tout habillé sur le bord des talus. Il essaie, dans un moment de repos qu'il se donne, d'enlever la chaussure d'un pied qui enfle. "Aide-moi à enlever cette saloperie."<sup>21</sup> Il n'y parvient qu'aux prix de longs efforts.

---

<sup>20</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 33.

<sup>21</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 10.



Son attitude est l'inverse de celle de Vladimir. Il n'est plus qu'un être qui se laisse mener, soumis à des instincts élémentaires de la vie végétative. Au point de vue psychanalytique, il est considéré comme "le moi en prise directe sur les appétits et son inconscient."<sup>22</sup> Alors, il glisse toujours dans le sommeil. Quand Vladimir le réveille en sursaut, il s'affole: "Pourquoi tu ne me laisses jamais dormir?"<sup>23</sup> Un autre souci pour lui est de se nourrir. Mais en mangeant sa carotte, il trouve que plus il en mange moins il l'aime. Comme il reste encore sur sa faim, il consent à s'humilier devant Lucky en vue d'hériter des os de poulet du repas de Pozzo. Il parle à Lucky: "Pardon, monsieur, les os, vous les voulez?"<sup>24</sup> Il faut aussi rappeler que le nom d'Estragon peut être rapproché de celui d'"une herbe assez amère de ce nom"<sup>25</sup>, ce qui est propre au train de vie terrestre et au besoin physique du personnage.

Estragon n'a pas de mémoire: il oublie par moment le nom de Godot, il prend Pozzo pour Godot à chacune de ses apparitions, il ne se rappelle même pas la couleur de ses propres chaussures. Il est plus proche de

---

<sup>22</sup> Emile Lavielle, En attendant Godot de Beckett (Paris: Hachette, 1972), p. 69.

<sup>23</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit 1983), pp. 19, 127.

<sup>24</sup> Ibid., p. 36.

<sup>25</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 33.

l'absence que Vladimir. Quand celui-ci lui demande: "Tu ne te rappelles aucun fait, aucune circonstance?", Estragon le prie: "Ne me tourmente pas, Didi."<sup>26</sup> Pour ainsi dire, il a un genre de mémoire bien particulier. Ce dont il se souvient, c'est ce qui a trait à ses malheurs et aux demandes immédiates du corps.

"Estragon - Je suis comme ça. Ou j'oublie tout de suite ou je n'oublie jamais.

Vladimir - Et Pozzo et Lucky, tu as oublié aussi?

Estragon - Pozzo et Lucky?

Vladimir - Il a tout oublié!

Estragon - Je me rappelle un énerguemène qui m'a foutu des coups de pied. Ensuite il a fait le con.

Vladimir - C'était Lucky!

Estragon - Ça, je m'en souviens. Mais quand c'était?

Vladimir - Et l'autre qui le menait, tu t'en souviens aussi?

Estragon - Il m'a donné des os."<sup>27</sup>

Il évoque aussi un seul point précis dans l'informe passé. C'est son souvenir douloureux d'un suicide antérieur: "Tu te rappelles le jour où je me suis jeté dans la Durance?"<sup>28</sup>

---

<sup>26</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 93.

<sup>27</sup> Ibid., p. 85.

<sup>28</sup> Ibid., p. 74.

La vie d'Estragon est une diversité de malheurs. Le présent dans lequel il vit est une souffrance perpétuelle. Il commence par une réflexion pessimiste: "Rien à faire."<sup>29</sup> Plus loin, il soupire: "Rien ne se passe, personne ne s'en va, c'est terrible."<sup>30</sup> Il est contraint toujours à une auto-défense naturelle: craindre, se protéger, se plaindre, ce qui semble ennuyer Vladimir.

"Estragon - Mais la nuit ne tombe pas.

Vladimir - Elle tombera tout d'un coup, comme hier.

Estragon - Puis ce sera la nuit.

Vladimir - Et nous pourrons partir.

Estragon - Puis ce sera encore le jour. Que faire, que faire?

Vladimir - Tu as bien fini de te plaindre? Tu commences à me casser les pieds, avec tes gémissements."<sup>31</sup>

Remarquons aussi qu'Estragon est obsédé par la mort. Il se laisse aller au découragement: "Assez. Je suis fatigué (...) Je ne veux plus respirer."<sup>32</sup> Quand Vladimir et lui contemplant le cou de Lucky que

---

<sup>29</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 9.

<sup>30</sup> Ibid., pp. 57-58.

<sup>31</sup> Ibid., p. 100.

<sup>32</sup> Ibid., p. 107.

la corde enserre, il conclut: "C'est fatal."<sup>33</sup> Il est plus terrifié des deux et par conséquent le plus porté à s'accrocher avec désespoir aux croyances traditionnelles de la religion chrétienne.

Estragon se montre inactif, féminin et primaire. Séparé de Vladimir, il perd toute protection et se fait agresser chaque nuit par tant de mystérieux inconnus: "Parce que tu ne sais pas te défendre. Moi je ne t'aurais pas laissé battre."<sup>34</sup> En chaque situation, il a une réaction de fuite. Il pense toujours à partir: "Je m'en vais."<sup>35</sup> Il se réfugie dans le rêve, dans l'imaginaire, protégé par son innocence. Il demeure sceptique d'un bout à l'autre de la pièce, il ne reconnaît ni les lieux, ni les temps réels.

"Vladimir - L'endroit te semble familier?

Estragon - Je ne dis pas ça."<sup>36</sup>

et plus loin:

"Estragon - Et tu dis que c'était hier, tout ça?

Vladimir - Mais oui, voyons.

Estragon - Et à cet endroit?

---

<sup>33</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 34.

<sup>34</sup> Ibid., p. 83.

<sup>35</sup> Ibid., pp. 14, 41, 122, 131.

<sup>36</sup> Ibid., p. 18.

Vladimir - Mais bien sûr! Tu ne reconnais pas?

Estragon (soudain furieux) - Reconnais! Qu'est-ce qu'il y a à reconnaître? J'ai tiré ma roulure de vie au milieu des sables! Et tu veux que j'y voie des nuances! (Regard circulaire.) Regarde-moi cette saloperie! Je n'en ai jamais bougé!"<sup>37</sup>



Nous pourrions voir en Estragon un émotif. Il donne libre cours à son agressivité en frappant Lucky. Il prodigue les injures et ne contrôle pas son langage. "Les gens sont des cons."<sup>38</sup> et encore: "Mais non, je n'ai jamais été dans le Vaucluse! J'ai coulé toute ma chaude-pisse d'existence ici, je te dis! Ici! Dans la Merdecluse!"<sup>39</sup> Il est plein de sarcasmes envers ce qui l'entoure: "Endroit délicieux. Aspects riants."<sup>40</sup> C'est lui qui prétend avoir été poète. A Pozzo qui lui demande son nom, il répond sans hésitation: "Catulle."<sup>41</sup> Par ailleurs, son esprit matérialiste se précise. Il cherche à réclamer de l'argent à Pozzo qui regrette d'avoir ennuyé ses témoins: "Même un louis serait le bienvenu. (...) Même cent sous."<sup>42</sup> C'est lui aussi qui palabre un long moment sur le prix à demander avant de porter secours à Pozzo.

---

<sup>37</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 85-86.

<sup>38</sup> Ibid., p. 16.

<sup>39</sup> Ibid., p. 86.

<sup>40</sup> Ibid., p. 16.

<sup>41</sup> Ibid., p. 51.

<sup>42</sup> Ibid., p. 54.

013906

Il serait intéressant de mentionner un fragment de la vie de Beckett qui nous rappelle Estragon. Nous savons bien que Beckett a reçu un coup de poignard d'un apache qui l'avait accosté pour lui demander de l'argent. Sorti de l'hôpital, il est allé voir son agresseur en prison, lequel avouait ignorer à quelle impulsion il avait obéi.<sup>43</sup> Tel semble être Estragon. Les "Je ne sais pas." qui reviennent sur ses lèvres à maintes reprises tout au long de la pièce nous montre que ce personnage n'est qu'une cervelle évaporée, "tenant le rôle de ce qu'en langage de théâtre, on nomme le faire valoir."<sup>44</sup>

#### Le couple Vladimir-Estragon

Inséparables comme les deux mains, une fatalité enchaîne Vladimir à Estragon. Ils sont déçus, ils se donnent rendez-vous avec un tiers dont le nom seul, semble-t-il, leur est connu. Ils sont clochards du même acabit. "Ils sont faits pour la quête et l'errance, -des voyageurs. Peut-être symbolisent-ils un aspect de notre existence."<sup>45</sup>

---

<sup>43</sup> Martin Esslin, Théâtre de l'absurde (Paris: Buchet/Chastel, 1977), p. 34.

<sup>44</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 33.

<sup>45</sup> Emile Lavielle, En attendant Godot de Beckett (Paris: Hachette, 1972), p. 32.

Face à Estragon, Vladimir fait figure de protecteur ou de conducteur. Il est celui qui détient la réserve de légumes crus et qui rationne Estragon. En lui donnant la carotte, il dit: "Rends-moi le navet. Fais-la durer, il n'y en a plus."<sup>46</sup> Il se veut responsable de l'attente de son protégé. Il cherche à lui expliquer sa nécessité en caressant l'espoir d'échapper à l'évanescence et à l'incertitude et de trouver la paix: "Ce soir on couchera peut-être chez lui, au chaud, au sec, le ventre plein, sur la paille. Ça vaut la peine qu'on attende. Non?"<sup>47</sup> Et puis, il affirme que cette attente est sans inquiétude: Godot ne sera pas pour eux un élément de contrainte, leur liberté personnelle de vagabond sans attaches sera préservée: "Lié à Godot? Quelle idée? Jamais de la vie."<sup>48</sup> Il insiste pour que son ami ne renonce pas à attendre:

"Estragon - Si si, allons-nous-en loin d'ici.

Vladimir - On ne peut pas.

Estragon - Pourquoi?

Vladimir - Il faut revenir demain.

---

<sup>46</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 26.

<sup>47</sup> Ibid., p. 25.

<sup>48</sup> Ibid., p. 27.

Estragon - Pourquoi faire?

Vladimir - Attendre Godot.

Estragon - C'est vrai. (Un temps.) Il n'est pas venu?

Vladimir - Non.

Estragon - Et maintenant il est trop tard.

Vladimir - Oui, c'est la nuit.

Estragon - Et si on le laissait tomber? Si on le laissait  
tomber?

Vladimir - Il nous punirait."<sup>49</sup>

Vladimir veille sans cesse sur Estragon. Quand celui-ci saigne après avoir reçu un coup de pied de Lucky, il s'empresse autour de lui "Je te porterai. Le cas échéant."<sup>50</sup> Il lui chante des berceuses pour l'endormir et le couvre de son propre veston. Des deux, c'est lui qui a le plus de joie à retrouver l'autre le lendemain, après la séparation: "Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours. (...) Que faire pour fêter cette réunion? Lève-toi que je t'embrasse."<sup>51</sup>

---

<sup>49</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 131-132.

<sup>50</sup> Ibid., p. 44.

<sup>51</sup> Ibid., pp. 9-10.



Même si Vladimir et Estragon ont besoin l'un de l'autre, ils ne se supportent guère. L'opposition de leurs tempéraments les ennuie tellement. Ils se fâchent et se réconcilient tour à tour. Prenons par exemple les deux cas suivants.

"Estragon (avec douceur) - Tu voulais me parler?

(Vladimir ne répond pas. Estragon fait un pas avant.)

Tu avais quelque chose à me dire? (Silence. Autre pas en avant.) Dis, Didi...

Vladimir (sans se retourner.) - Je n'ai rien à te dire.

Estragon (pas en avant.) - Tu es fâché? Pardon! Voyons, Didi.

Donne ta main! Embrasse-moi! Laisse-toi faire!"<sup>52</sup>

et plus loin:

"Estragon - Ne me touche pas! Ne me demande rien! Ne me dis rien! Reste avec moi!

Vladimir - Est-ce que je t'ai jamais quitté?

Estragon - Tu m'as laissé partir.

Vladimir - Regarde-moi! (Estragon ne bouge pas. D'une voix étonnante.) Regarde-moi, je te dis!

Estragon lève la tête. Ils se regardent longuement, en reculant, avançant et penchant la tête comme devant un objet d'art, tremblant

---

<sup>52</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de

de plus en plus l'un vers l'autre, puis soudain s'étreignent, en se tapant sur le dos. Fin de l'étreinte."<sup>53</sup>

Il faut souligner que leurs chamailleries continuelles amènent souvent Estragon à s'interroger sur l'opportunité de leur amitié: "Je me demande si on n'aurait pas mieux fait de rester seuls, chacun de son côté. On n'était pas fait pour le même chemin."<sup>54</sup> "On ferait mieux de se séparer."<sup>55</sup> et encore: "Si on se quittait? Ça irait peut-être mieux."<sup>56</sup> Mais en tout état de cause, ils sont indissociables. Ce qui les unit, c'est d'une part l'attente de Godot, donc leur pareille condition, d'autre part leur dépendance réciproque.

### 1.3 Pozzo

Pozzo est une sorte de hobereau du voisinage. Son nom qui veut dire "puits"<sup>57</sup> en italien semble choisi pour que nous le confondions avec Godot. Il est évident qu'il arrive au moment où Estragon et Vladimir

---

<sup>53</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 81.

<sup>54</sup> Ibid., p. 75.

<sup>55</sup> Ibid., p. 86.

<sup>56</sup> Ibid., p. 133.

<sup>57</sup> Emile Lavielle, En attendant Godot de Beckett (Paris: Hachette, 1972), p. 40.

parlent de lien avec Godot (Acte I) et au moment où il est question de voir Dieu en fermant les yeux. (Acte II) Pozzo est, par opposition à son valet Lucky, "le grand". Il tire sur une corde au bout de laquelle est attaché Lucky portant une lourde valise, un siège pliant, un panier à provisions et un manteau sur le bras. Il cabotine devant les deux clochards ainsi qu'un potentat riche et puissant. Il a un air guindé: il fume sa pipe, il prend des poses, il se vaporise la gorge avant de parler. Il consomme, il profite, il fait le fier; en fait, il est un misérable, un cardiaque. "Oh, je ne suis qu'un petit fumeur, un tout petit fumeur, il n'est pas dans mes habitudes de fumer deux pipes coup sur coup, ça (il porte sa main au coeur) fait battre mon coeur. C'est la nicotine, on en absorbe, malgré ses précautions."<sup>58</sup>

Pozzo représente l'homme du monde avec son sentiment illusoire de pouvoir. Il a l'impression d'appartenir à l'élite. Tout d'abord son attitude envers Vladimir et Estragon est pleine d'arrogance. Il est surpris de ne pas être reconnu par ces deux êtres et de les voir attendre Godot sur ses terres à lui: "Je suis Pozzo! Ce nom ne vous dit rien? Je vous demande si ce nom ne vous dit rien?"<sup>59</sup> Monstrueusement égoïste,

---

<sup>58</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 37.

<sup>59</sup> Ibid., p. 29.

il se contente de déjeuner tout seul. Sans se soucier d'eux, il ne leur donne que l'aumône dérisoire des os déjà rongés. Il se demande s'il va reconnaître des êtres humains dans les gens qu'il rencontre. Sa peur de la solitude l'apparente au couple Vladimir-Estragon bien qu'il se sache différent d'eux: "Vous êtes bien des êtres humains cependant. De la même espèce que moi. De la même espèce que Pozzo! D'origine divine!"<sup>60</sup>

Ce qui compte pour Pozzo, c'est la présence d'autrui. Dès qu'il n'entre pas en contact avec les autres, ne se sent pas exister. Voilà la raison pour laquelle il s'adresse avec affabilité à Vladimir et Estragon: "Voyez-vous, mes amis, je ne peux me passer longtemps de la société de mes semblables, même quand ils ne me ressemblent qu'imparfaitement."<sup>61</sup>, et ailleurs: "Plus je rencontre de gens, plus je suis heureux. Avec la moindre créature on s'instruit, on s'enrichit, on goûte mieux son bonheur. Vous-mêmes (ils les regarde attentivement l'un après l'autre, afin qu'ils se sachent visés tous les deux.) Vous-mêmes, qui sait, vous m'aurez peut-être apporté quelque chose."<sup>62</sup> Il ne peut rien faire sans témoin: au moment où il va parler, il exige qu'on lui prête attention. "Tout le monde y est? Tout le monde me

---

<sup>60</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 30.

<sup>61</sup> Ibid., p. 32.

<sup>62</sup> Ibid., p. 39.

regarde? Regarde-moi, porc! (...) Tout le monde est prêt? Alors quoi? Je n'aime pas parler dans le vide."<sup>63</sup> Pour Pozzo, Lucky est un témoin sans valeur. En sa compagnie, il se sent seul, car Lucky est un serviteur chosifié. Un peu après son entrée en scène au premier acte, il dit à Vladimir et à Estragon: "Voyez-vous, la route est longue quand on chemine tout seul pendant ... (il regarde sa montre) ... pendant (il calcule.) ... six heures, oui, c'est bien ça, six heures à la file, sans rencontrer âme qui vive."<sup>64</sup> Il ne peut agir sans songer d'abord à l'effet que produiront ses actions sur son public, ce qui lui crée de faux problèmes. S'il se rassied après s'être levé, il s'agit d'un snob.

- "Pozzo - J'aimerais bien me rasseoir, mais je ne sais pas trop comment m'y prendre.
- Estragon - Puis-je vous aider?
- Pozzo - Si vous me demandiez, peut-être?
- Estragon - Quoi?
- Pozzo - Si vous me demandiez de me rasseoir.
- Estragon - Ça vous aiderait?
- Pozzo - Il me semble.
- Estragon - Allons-y. Rasseyez-vous, monsieur, je vous en prie.

---

<sup>63</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 40-41.

<sup>64</sup> Ibid., pp. 31-32.

Pozzo - Non, non, ce n'est pas la peine. Insistez un peu.

Estragon - Mais voyons, ne restez pas debout comme ça, vous allez attraper froid.

Pozzo - Vous croyez?

Estragon - Mais c'est absolument certain.

Pozzo - Vous avez sans doute raison. Merci, mon cher.

Me voilà réinstallé."<sup>65</sup>

Pour Pozzo, les autres ne sont que des témoins. Lorsqu'il se livre à une évocation lyrique sur le crépuscule, il ne s'intéresse qu'à l'appréciation qu'on portera sur son éloquence.

"Pozzo - Comment m'avez vous trouvé? Bon? Moyen?

Passable? Quelconque? Franchement mauvais?

Vladimir - Oh très bien, tout à fait bien.

Pozzo (à Estragon) - Et vous monsieur?

Estragon (accent anglais) - Oh très bon, très très très bon.

Pozzo (avec élan) - Merci, messieurs! J'ai tant besoin

d'encouragement."<sup>66</sup>

Pozzo se montre parfaitement odieux. Il est insensible pour Lucky. "J'espère qu'il ne va pas me faire la blague de tomber malade."<sup>67</sup>

<sup>65</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 49-50.

<sup>66</sup> Ibid., pp. 52-53.

<sup>67</sup> Ibid., p. 36.

Son humanisme de façade contraste avec sa conduite réelle. Il ne sent aucune contradiction entre ce qu'il dit: "Sans lui je n'aurais jamais pensé, jamais senti, que des choses basses, ayant trait à mon métier de -- peu importe. La beauté, la grâce, la vérité de première classe, Je m'en savais incapable."<sup>68</sup> et ses paroles précédentes: "Les vieux chiens ont plus de dignité."<sup>69</sup> Maintenant que les facultés de Lucky diminuent, il se plaint qu'elles lui causent des souffrances indicibles: "Autrefois ... il était gentil ... il m'aidait ... me distraitait ... il me rendait meilleur ... maintenant ... il m'assassine."<sup>70</sup> Il veut se débarrasser de lui en le vendant au marché. "(...) je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint-Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. A vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer."<sup>71</sup> Ce profiteur n'est pas à court de nouveaux termes pour désigner les exploités. Il trouve le mot "knouk" qui semble suggérer le mot "Knut"<sup>72</sup> (fouetter) en russe. Privé totalement de conscience,

---

<sup>68</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 45.

<sup>69</sup> Ibid., p. 43.

<sup>70</sup> Ibid., p. 47.

<sup>71</sup> Ibid., p. 43.

<sup>72</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Etats-Unis: Macmillan, 1963), p. 38.



il prend avec optimisme son parti des misères des autres: "Les larmes du monde sont immuables. Pour chacun qui se met à pleurer, quelque part un autre s'arrête. Il en va de même du rire."<sup>73</sup> De plus, il est un avare. Sa dureté ne l'empêche pas de dire hypocritement: "Je leur ai donné des os, je leur ai parlé de choses et d'autres, je leur ai expliqué le crépuscule, c'est une affaire entendue. Et j'en passe. Mais est-ce suffisant, voilà ce qui me torture, est-ce suffisant?"<sup>74</sup>

Maître vantard et violent au premier acte n'est plus, au second, qu'une épave, lui aussi, aveugle, humilié, forcé à s'abaisser, à redouter le châtement qu'à tout instant Lucky peut lui infliger. Il a perdu son cabotinage et son éloquence de prince. Il promet n'importe quelle somme aux vagabonds pour qu'ils l'aident à se relever. Nous ne l'entendons guère que gémir et implorer le secours: "C'est moi! C'est moi! Pitié!"<sup>75</sup> Il a même perdu son nom et ne répond pas quand on l'appelle. Lui qui tenait tant à ne pas perdre son temps vit maintenant dans l'éternité. Il ne s'intéresse plus au temps: "Ne me questionnez pas. Les aveugles n'ont pas la notion du temps. Les choses du temps, ils ne les voient

---

<sup>73</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 44.

<sup>74</sup> Ibid., p. 54.

<sup>75</sup> Ibid., p. 114.



pas non plus."<sup>76</sup> et plus loin: "Vous n'avez pas fini de m'empoisonner avec vos histoires de temps? C'est insensé! Quand! Quand!"<sup>77</sup> Effondré, il se replie sur son passé, il n'a plus d'avenir. Nous approuvons Vladimir qui dit: "Laisse-le tranquille. Ne vois-tu pas qu'il est en train de se rappeler son bonheur. Memoria praeteritorum bonorum -- ça doit être pénible."<sup>78</sup> Cependant, tout faible qu'il soit, Pozzo reste encore inhumain. "(...) qu'il lui donne des coups de pied, dans le bas-ventre et au visage autant que possible."<sup>79</sup>, dit-il de Lucky.

#### 1.4 Lucky

Lucky, un vieillard décharné à longs cheveux blancs, devient une poupée entre les mains de Pozzo. Si Pozzo est d'origine divine, Lucky se ressent de son origine animale. Son nom est de ceux qu'on donne facilement aux chiens. Lucky est voué à la corde comme le chien à sa laisse, toujours menacé de fouet par son maître. Comme aux chiens, on lui donne les os. Pourtant ce chien n'est pas utilisé comme tel, mais comme bête de somme, c'est-à-dire comme cheval, ce qui nous explique le "Wooa"<sup>80</sup> que Pozzo lui adresse comme à un cheval.

---

76

Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 122.

77

Ibid., p. 126.

78

Ibid., p. 121.

79

Ibid., p. 123.

80

Ibid., p. 56.

Reste que "Lucky" en anglais veut dire "qui a de la chance". Il se peut qu'il soit heureux parce qu'il n'a plus rien à désirer. Peut-être est-il aussi heureux que le chien qui a reçu les os. Son bonheur est dans la soumission avilissante. Il ne conçoit d'autre sort pour lui que celui du serviteur. Il passe son temps à poser par terre, puis ramasser toutes sortes de bagages comme un automate. Même si Pozzo le fouette, l'injurie, l'accable sous la charge d'une lourde valise pleine de sable, il ne se plaint pas de sa condition.

"Debout! (Un temps.) Chaque fois qu'il tombe il s'endort.

(Il tire sur la corde.) Debout, charogne! (Bruit de Lucky qui se relève et ramasse ses affaires. Pozzo tire sur la corde.)

Arrière! (Lucky entre à reculons.) Arrêt! (Lucky s'arrête.)

Tourne! (Lucky se retourne.)"<sup>81</sup>

Sa seule révolte survient lorsqu' Estragon veut lui essayer les larmes: il voit dans la pitié d'Estragon un blâme vers son maître. Alors il envoie un violent coup de pied dans les tibias d'Estragon.

Lucky incarne, de la façon grotesque, le malheur du raisonnement. Il est le cirque ambulante dont Pozzo se réjouit de faire profiter ses amis. Malheureusement, Lucky, qui avait autrefois tous les talents intellectuels, aujourd'hui au bout de l'hébetude et de la nullité, ne

---

<sup>81</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 31.

sait que danser médiocrement et penser sur commande. Il exécute une danse minable, "mimant grossièrement l'homme empêtré dans les difficultés de la vie."<sup>82</sup> Ensuite, il va penser, avec son chapeau sur la tête, ce chapeau qui est le signe de dignité extérieure de l'homme. Après avoir reçu un coup de fouet qui déclenchera le mécanisme, Lucky débite une tirade aberrante et syncopée en commençant dans un style pédant à outrance, parodie du discours structuré par les charnières qui annoncent le raisonnement:

"Etant donnée l'existence telle qu'elle jaillit des récents travaux publics de Poinçon et Wattmann d'un Dieu personnel quaquaquaqua à barbe blanche quaqua hors du temps de l'étendue qui du haut de sa divine apathie sa divine athambie sa divine aphasie nous aime bien à quelques exceptions près (...)  
Tennis! ... Les pierres! ... Si calmes! ... Conard! ...  
Inachevés!"<sup>83</sup>

Ces lambeaux d'érudition semble suggérer que "la totalité des connaissances humaines est en vérité égale à zéro, et que la science et la raison ne peuvent qu'aboutir au doute et à la contradiction."<sup>84</sup>

---

<sup>82</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 23.

<sup>83</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 59-62.

<sup>84</sup> Mélése, Beckett, p. 35.

Au deuxième acte, c'est Lucky qui conduit Pozzo, le menant par une corde beaucoup plus courte. Lucky, lui, ne peut ni chanter ni penser puisqu'il est devenu muet. Bien que l'ironie du sort fasse que Pozzo est désormais à sa merci, Lucky ne pense pas à rompre son esclavage. C'est "l'éternelle victime, image de l'intelligence bafouée par la force, réduite par l'impuissance et le désespoir à la lâcheté et à la désintégration mentale."<sup>85</sup>

#### Le couple Pozzo - Lucky

Pozzo et Lucky ont également des natures complémentaires, comme Vladimir et Estragon, mais leurs rapports sont à un niveau plus primitif. Beckett pousse jusqu'à la caricature les différences socioculturelles d'où naîtra ce couple maître - serviteur. "Le monde de Pozzo et de Lucky est un monde simple et bien organisé: l'un travaille, l'autre jouit des fruits de ce travail, sans qu'il y ait la moindre confusion dans cette répartition. Pozzo ne fait jamais rien, Lucky ne jouit jamais de rien."<sup>86</sup>

Pozzo est un maître barbare qui prône la loi de la jungle. Ce qui lui est strictement indispensable, "c'est de pouvoir se comparer à chaque instant avec un être déchu, en sorte que plus il humilie son

---

<sup>85</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 34.

<sup>86</sup> Bernard Lalande, En attendant Godot, Beckett (Paris: Hatier, 1979), p. 36.

serviteur, plus il le réduit à n'être rien, plus la différence entre Lucky et lui est à son avantage, Pozzo n'existe pas assez par lui-même pour se passer de la présence d'un inférieur qui le fait croire à sa supériorité."<sup>87</sup> Quant à Lucky, il est un serviteur idéal, un serviteur à proprement parler. Il subit, il veut subir, il ne peut que subir. En dehors de sa tâche, Lucky n'existe pas: dès l'instant où il s'arrête de porter ses bagages, ou de sautiller, ou de penser, il s'absorbe dans un sommeil léthargique, et il ne revient à la vie qu'en travaillant.

Il nous semble que les rapports qui existent entre ce couple ne sont que "des sottises douloureuses, symbolisées par la corde qui va de la main de Pozzo au cou de Lucky."<sup>88</sup> En se rendant compte de leur relation est réversible, Pozzo dit: "Remarquez que j'aurais pu être à sa place et lui à la mienne. Si le hasard ne s'y était pas opposé. A chacun son dû."<sup>89</sup> Nous reconnaissons aussi à Lucky le droit de regimber mais il n'en use pas: "Pourquoi il ne se met pas à son aise. Essayons

---

<sup>87</sup> Bernard Lalande, En attendant Godot, Beckett (Paris: Hatier, 1979), p. 35.

<sup>88</sup> Ibid., p. 38.

<sup>89</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), p. 43.

d'y voir clair. N'en a-t-il pas le droit? Si. C'est donc qu'il ne veut pas? Voilà qui est raisonné."<sup>90</sup>

### 1.5 Hamm

Hamm est un des quatre personnages qui sont incarcérés dans une pièce sinistre à la lumière grisâtre, sans meuble. Il est tout d'abord recouvert d'un vieux drap comme un cadavre. Cet homme sans âge est aveugle et paralytique. Sa déchéance physique lui interdit toute activité et tout déplacement. Il règne vissé sur un siège en forme de trône, une sorte de cathédre munie de roulettes. Un grand mouchoir taché de sang qui s'étale sur son visage nous laisse entendre qu'il a une hémorragie interne. "Une goutte d'eau dans la tête, depuis les fontanelles. Elle s'écrase toujours au même endroit. C'est peut-être une petite veine. Une petite artère."<sup>91</sup> A son cou pend un sifflet dont il se sert pour donner les ordres.

En tant que propriétaire de la maison, Hamm joue la comédie du pouvoir pour masquer l'attente de la mort. Il traque les autres jusque dans leurs derniers retranchements. Au point de vue onomastique, nous pourrions voir en Hamm le marteau (en anglais "hammer.")<sup>92</sup> Il est

---

<sup>90</sup> Samuel Beckett, En attendant Godot (Paris: Les Editions de Minuit, 1983), pp. 41-42.

<sup>91</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 70.

<sup>92</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 61.

le tyran domestique. Il se vante de ses bienfaits envers Clov qui vient s'abriter chez lui. "Sans moi, pas de père. Sans Hamm, pas de home."<sup>93</sup> Bien loin d'aimer son fils adoptif, Hamm prend plaisir à le tyranniser. Il l'accable des injonctions cruelles en échange du vivre et du couvert qu'il lui offre. Rappelons aussi qu'il déteste ses parents. Il ne s'adresse à Nagg que pour l'injurier: "Maudit progéniteur!"<sup>94</sup> "Maudit fornicateur!"<sup>95</sup> "Salopard! pourquoi m'as-tu fait."<sup>96</sup> Réveillé de son assoupissement par les bavardages de Nagg et Nell, ce monstre d'ingratitude se met en fureur: "Mon royaume pour un boueux! Enlève-moi ces ordures. Fous-les à la mer."<sup>97</sup> Quand Nagg rentre dans sa poubelle, nous entendons, prononcé par Hamm, ce mot féroce: "Finie la rigolade."<sup>98</sup>

Hamm ne peut se confiner en lui-même quoique son infirmité y autorise. Il n'a point de cesse d'être promené dans son aire jusqu'à

---

<sup>93</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 56.

<sup>94</sup> Ibid., p. 23.

<sup>95</sup> Ibid., p. 24.

<sup>96</sup> Ibid., p. 69.

<sup>97</sup> Ibid., p. 38.

<sup>98</sup> Ibid., p. 78.

satiété par Clov. "Fais-moi faire un petit tour. Pas trop vite! Fais-moi faire le tour du monde!"<sup>99</sup> Il veut raser les murs, toujours plus près, pose sa main dessus pour les toucher et dit: "Au-delà c'est ... l'autre enfer."<sup>100</sup> Il reste attentif, furtivement c'est vrai, mais attentif cependant à ce qui se passe de l'autre côté de la cloison: il frappe le mur du doigt, il y colle son oreille comme si le mur était en mesure de lui apporter une certitude. Après cette excursion, Hamm, effrayé, ordonne à Clov de le ramener au centre de la pièce, afin d'être le plus éloigné qui soit de tous les murs. Il se méfie de cet espace qu'il pressent là-bas, hors de sa portée.

Il y a plus encore chez Hamm le sentiment d'une absence radicale au monde. "Je n'ai jamais été là. (...) Absent, toujours. Tout s'est fait sans moi. Je ne sais pas ce qui s'est passé."<sup>101</sup> Il sent le besoin de se trouver rattaché à un ailleurs qu'il ne verra jamais plus. Il oblige Clov à lui faire admirer les environs par les deux hublots, à l'aide d'une lunette. Mais les nouvelles du pseudo-monde extérieur qu'il apprend de Clov lui font peur: du côté de la terre comme du côté de la mer, il n'y a rien.

---

<sup>99</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 41.

<sup>100</sup> Ibid., p. 41.

<sup>101</sup> Ibid., pp. 97-98.



"Clov - Plus rien.

Hamm - Pas de mouettes?

Clov - Mouettes!

Hamm - Et l'horizon? Rien à l'horizon?

Clov - Mais que veux-tu qu'il y avait à l'horizon?

Hamm - Les flots, comment sont les flots?

Clov - Les flots? Du plomb.

Hamm - Et le soleil?

Clov - Néant.

Hamm - Il devrait être en train de se coucher pourtant.

Cherche bien.

Clov - Je t'en fous.

Hamm - Il fait donc nuit déjà?

Clov - Non.

Hamm - Alors quoi?

Clov - Il fait gris. Gris! GRISS!

Hamm (Sursautant) - Gris! Tu as dit gris? <sup>102</sup>

Voulant se rattacher encore au monde extérieur, Hamm laisse flotter son imagination: "Qu'ici nous sommes dans un trou. Mais derrière la montagne? Hein? Si c'était encore vert? Hein? Flore! Pomone! Cérès!"<sup>103</sup> Il a

---

<sup>102</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 47-48.

<sup>103</sup> Ibid., p. 56.

Également l'idée de faire construire un radeau et de prendre la fuite avec Clov: "Allons-nous-en tous les deux, vers le sud! Sur la mer! Tu nous feras un radeau. Les courants nous emporteront, loin, vers d'autres ... mammifères."<sup>104</sup> Hélas l'évasion est illusoire. Il laisse tomber cette idée en envisageant les obstacles du voyage.

" Hamm - Attends! Tu crois qu'il y a des squales?

Clov - Des squales? Je ne sais pas. S'il y en a il y en aura."<sup>105</sup>

Hamm reste tout à fait impuissant devant l'enfer de la temporalité. Il a l'impression que tout s'est immobilisé sur cette fin de journée difficile à vivre. "Passé et présent deviennent indiscernables à partir du moment où se repètent toujours les mêmes événements."<sup>106</sup> Cela conduit Hamm à interroger Clov sur le temps d'un bout à l'autre de la pièce.

" Hamm - Quelle heure est-il?

Clov - La même que d'habitude."<sup>107</sup>

" Hamm - Quel temps fait-il?

Clov - Le même que d'habitude." <sup>108</sup>

---

<sup>104</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 52.

<sup>105</sup> Ibid., p. 52.

<sup>106</sup> Gérard Durozoi, Beckett (Paris: Bordas, 1972), p. 159.

<sup>107</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 18.

<sup>108</sup> Ibid., p. 43.

"Hamm - Mais qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe?

Clov - Queleque chose suit son cours."<sup>109</sup>

"Hamm - Hier! Qu'est-ce que cela veut dire. Hier!"<sup>110</sup>

Aussitôt qu'il remarque une espèce de progrès, il dit avec joie:

"Ça avance."<sup>111</sup>

Ce à quoi Hamm aspire, c'est la suspension définitive de tout.

Il en a assez de cette vie sans continuité véritable. "Tu ne penses pas que ça a assez duré?"<sup>112</sup> Lorsque Clov lui signale qu'une puce vient de se manifester quelque part dans son pantalon, Hamm est frappé de terreur. Lui, qui pense être au terme de sa déchéance, y voit un recommencement possible. Son angoisse le fait s'écrier drôlement. "Mais à partir de là l'humanité pourrait se reconstituer! Attrape-la, pour l'amour de ciel!"<sup>113</sup> Avant la fin de la pièce, Clov découvre, à l'aide de la lunette, un autre vivant: un môme assis au sol. Tout d'abord, Hamm ordonne à Clov d'anéantir ce progéniteur en puissance mais il se ravise plus tard. Peut-être Hamm a-t-il la conviction que la réincarnation n'est plus possible: ce petit enfant contemple son nombril, comme le Bouddha, qui médite sur le vide du nirvāna.

---

<sup>109</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 28, 49.

<sup>110</sup> Ibid., p. 62.

<sup>111</sup> Ibid., pp. 23, 29, 91.

<sup>112</sup> Ibid., p. 63.

<sup>113</sup> Ibid., p. 50.

### 1.6 Clov

Clov est lui-même malade: il est incapable de s'asseoir. Il se traîne, la démarche saccadée et vacillante, dans cet espace très délimité dont il ne peut s'évader. En effectuant un constant va-et-vient entre le fauteuil de Hamm et la cuisine, il se plaint: "J'ai mal aux jambes, c'est pas croyable."<sup>114</sup> Mais puisqu'il est le seul qui peut encore se mouvoir, il se charge de toutes les activités corporelles qui sont nécessaires pour faire prolonger la vie des autres survivants. Il se met en devoir de faire le ménage, monte sur l'escabeau, tire les rideaux pour découvrir le paysage par les minuscules ouvertures, enlève successivement les draps qui recouvrent le fauteuil et les poubelles et constate le contenu de chaque poubelle en soulevant le couvercle. C'est lui aussi qui doit procurer à son père nourricier de la nourriture, du remontant, du calmant et même un cathéter quand Hamm a besoin d'uriner.

Clov n'est rien d'autre qu'un souffre-douleur de Hamm. Nous pourrions voir en son nom la déformation du mot "clou".<sup>115</sup> Il quête toujours ses ordres pour lui obéir, en ne sachant même pas pourquoi.

---

<sup>114</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 66.

<sup>115</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 61.

"Fais ceci, fais cela, et je le fais. Je ne refuse jamais. Pourquoi?"<sup>116</sup>

Sa soumission se révèle jusque dans sa réponse à Hamm.

"Hamm - ... Il fait jour?

Clov - Il ne fait pas nuit.

Hamm (avec colère) - Je te demande s'il fait jour!

Clov - Oui."<sup>117</sup>

Tout bien considéré, il ressemble à un chien. Toutes les fois que Hamm le fait venir, il use d'un sifflet. A ce traitement s'ajoute l'emploi révélateur du pluriel quand Clov lui-même remet un chien en peluche à Hamm: "Tes chiens sont là."<sup>118</sup> Il se prend certainement pour un autre chien en sa présence. Comme ce chien inanimé, il ne peut pas s'enfuir. "Ce n'est pas un vrai chien, il ne peut pas partir."<sup>119</sup> Par ailleurs, Hamm veut bien que son chien puisse se dresser de même que Clov qui doit rester debout.

Exaspéré par les demandes incessantes de Hamm, Clov essaie à sa façon de résister. Parfois, il ne suit pas les ordres de Clov. Au lieu de grimper sur l'escabeau d'abord pour ouvrir puis pour refermer

---

<sup>116</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 61.

<sup>117</sup> Ibid., p. 85.

<sup>118</sup> Ibid., p. 57.

<sup>119</sup> Ibid., p. 78.

la fenêtre, il reste sur place et fait semblant de marcher en produisant de brefs bruits de pas. Cette tromperie provient du désir qu'éprouve Clov de se déplacer le moins possible, étant donnée que tout mouvement lui est extrêmement pénible. Il semble vouloir passer à une rébellion plus ouverte. Il obéit, mais c'est toujours en rechignant: "Si je pouvais le tuer je mourrais content."<sup>120</sup> Par ailleurs, il annonce avec plus ou moins de force à diverses reprises qu'il va abandonner. Mais en craignant de mourir d'inanition dans le désert vide, il n'ose prendre ses distances avec lui. Il consent à ce que Hamm le tienne à sa merci.

"Hamm - Prépare-moi, je vais me coucher.

Clov - Je viens de te lever.

Hamm - Et après?

Clov - Je ne peux pas te lever et te coucher toutes les cinq minutes, j'ai à faire."<sup>121</sup>

"Clov - Vous voulez donc tous que je vous quitte?

Hamm - Bien sûr.

Clov - Alors je vous quitterai.

Hamm - Tu ne peux pas nous quitter.

Clov - Alors je ne vous quitterai pas."<sup>122</sup>

---

<sup>120</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 43.

<sup>121</sup> Ibid., p. 18.

<sup>122</sup> Ibid., p. 55.



Il ne sera pas question de trouver assez de caractère, en lui, pour desserrer l'étreinte. Nous le voyons bien, à la fin de la pièce, quand Clov rejette l'idée de départ aussitôt qu'il la formule: "Mais je me sens trop vieux, et trop loin, pour pouvoir former de nouvelles habitudes. Bon, ça ne finira donc jamais."<sup>123</sup> Il sort, mais il fait une fausse sortie. Avec panama, veston de tweed, imperméable sur le bras, parapluie, valise, il est prêt, costumé, rien ne lui manque pour affirmer sa volonté de s'en aller, et pourtant il reste immobile jusqu'à la fin.

#### Le couple Hamm-Clov

Le lien qui unit Hamm et Clov est pareil à celui qui existe entre Pozzo et Lucky. Hamm est bourreau tout-puissant, Clov la victime résignée. Même si Hamm ne peut agir physiquement, il exerce la tyrannie sur Clov en menaçant de le priver de nourriture. Il inflige le supplice de la parole qui a la vigueur, parfois, d'un coup de fouet: elle use de la négation et de l'affirmation brutales sans nuances. Sa tactique nous fait penser à la façon dont le dompteur cingle le dos de ses animaux en cage.

"Hamm - Je ne te donnerai plus rien à manger.

Clov - Alors nous mourrons.

---

<sup>123</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 108.

Hamm - Je te donnerai juste assez pour t'empêcher de mourir.

Tu auras tout le temps faim.

Clov - Alors nous ne mourrons pas. Je vais chercher le drap."<sup>124</sup>

Tout en présentant ses excuses à Clov, il se montre très distant.

"(Froidement) Pardon. (Un temps. Plus fort.) J'ai dit, Pardon."<sup>125</sup>

Son emphase "J'ai dit" donne l'impression d' "un rappel à l'ordre qui montre un tortionnaire, habitué à ce que ses paroles soient entendues, et qu'il n'y ait pas de réplique, sinon du consentement."<sup>126</sup>

Il est évident que Hamm est enclin à la misanthropie et au sadisme. Il veut du mal à tout son entourage: "Peut-il y a - y avoir misère plus ... plus haute que la mienne? Sans doute. Autrefois. Mais aujourd'hui? Mon père? Mon ... chien? Oh je veux bien qu'ils souffrent autant que de tels êtres peuvent souffrir."<sup>127</sup> Dans un élan de jalousie envers Clov qui, tout infirme qu'il soit, voit et marche encore, il lui prédit qu'il sera frappé de cécité dans un avenir indéterminé:

---

<sup>124</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 20.

<sup>125</sup> Ibid., pp. 21, 27.

<sup>126</sup> Louis Perche, L'Enfer à notre portée (Paris: Le Centurion, 1969), p. 110.

<sup>127</sup> Beckett, Fin de partie, p. 17.



"Un jour tu seras aveugle. Comme moi. Tu seras assis quelque part, petit plein perdu dans le vide, pour toujours, dans le noir. Comme moi. (...) L'infini du vide sera autour de toi, tous les morts de tous les temps ressuscités ne le combleraient pas, tu y seras comme un petit gravier au milieu de la steppe. Oui, un jour tu sauras ce que c'est, tu seras comme moi, sauf que toi tu n'auras personne, parce que tu n'auras eu pitié de personne et qu'il n'y aura plus personne de qui avoir pitié."<sup>128</sup>

Précisons cependant que Hamm ne se contente pas de dominer mais veut que sa victime reconnaisse son pouvoir. Il s'inquiètera auprès de Clov de l'importance du mal qu'il lui a fait et sera tranquilisé quand l'autre lui confirmera une souffrance insupportable.

Hamm - Je t'ai trop fait souffrir. N'est-ce pas?

Clov - Ce n'est pas ça.

Hamm (outré) - Je ne t'ai pas trop fait souffrir?

Clov - Si.

Hamm (soulagé) - Ah. Quand même."<sup>129</sup>

---

<sup>128</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 53-54.

<sup>129</sup> Ibid., p. 21.

A un moment il y a un tournant, la relation entre Hamm et Clov s'inverse: Hamm, de bourreau qu'il était, se met à parler en victime. Son sadisme se transforme en masochisme, comme nous pouvons le discerner quand il demande du secours à Clov: "Tu n'as qu'à nous achever. Je te donne la combinaison du buffet si tu jures de m'achever."<sup>130</sup> Le maître fera ressortir à son profit un sentiment qui domine son esclave. Dans cette cruauté, il s'agit de la fraternité et du besoin d'un frère. Mais Clov décline toutes ses supplications.

"Hamm - Tu ne viendras pas me dire adieu?

Clov - Oh je ne pense pas."<sup>131</sup>

"Hamm - Embrasse-moi. Tu ne veux pas m'embrasser?

Clov - Non.

Hamm - Sur le front.

Clov - Je ne veux t'embrasser nulle part.

Hamm (tendant la main.) - Donne-moi la main au moins.

Tu ne veux pas me donner la main?

Clov - Je ne veux pas te toucher."<sup>132</sup>

---

<sup>130</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 55.

<sup>131</sup> Ibid., pp. 64-65.

<sup>132</sup> Ibid., pp. 89-90.

Clov est bel et bien la violence réprimée. Il garde encore de la rancune à Hamm pour le refus catégorique qu'il essayait dans sa jeunesse. "Quand il y avait encore des bicyclettes j'ai pleuré pour en avoir une. Je me suis traîné à tes pieds. Tu m'as envoyé promener. Maintenant il n'y en a plus."<sup>133</sup> Lorsque Hamm veut l'expulser de sa maison, il riposte sur-le-champ. "J'essaie depuis ma naissance."<sup>134</sup> Il gagne en courage contre la nécessité qui le pousse vers Hamm. Non seulement il ne cède plus à ses ordres, mais il tente aussi de se révolter contre lui.

"Hamm - Ne chante pas.

Clov - On n'a plus le droit de chanter?

Hamm - Non.

Clov - Alors comment veux-tu que ça finisse?

Hamm - Tu as envie que ça finisse?

Clov - J'ai envie de chanter.

Hamm - Je ne pourrais pas t'en empêcher."<sup>135</sup>

Exaspéré des exigences de Hamm, il lui assène sur le crâne un coup de chien en peluche en proférant. "Tu me rends enragé, je suis enragé!"<sup>136</sup>

---

<sup>133</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 22.

<sup>134</sup> Ibid., p. 28.

<sup>135</sup> Ibid., pp. 95-96.

<sup>136</sup> Ibid., p. 101.

Pour se venger de Hamm, il lui refuse de sang-froid de le cacher sous le drap. Nous le voyons assister depuis la porte aux derniers mots de Hamm et demeurer sourd à son appel. Cela fait preuve de la sournoise méchanceté de Clov envers son bourreau-compagnon qui lui crie grâce.

### 1.7 Nagg et Nell

Nagg et Nell sont les parents écrasés de Hamm. Ces deux vieux culs-de-jatte croupissent dans les poubelles d'où ils émergent épisodiquement. Entre eux s'engage un dialogue ridicule et pathétique. Ils continuent à vivre une idylle et mettent au jour quelques décombres du passé: l'accident du tandem où ils ont perdu leurs jambes et qui suscite leurs rires, ou la promenade en barque sur le lac de Côme le lendemain du jour de leurs fiançailles.

Nagg nous paraît gâteux et terre à terre. Un fois qu'il a ouvert sa bouche, il ne tarde pas à mendier lamentablement sa bouillie. Même s'il y en a plus, il s'en tient à cette pitence préférée: "Ma bouillie! ... Je veux ma bouillie!"<sup>137</sup> Quand Hamm le fait réveiller pour l'obliger à écouter son long récit, il réclame en retour une dragée. C'est lui aussi qui se plaint du traitement qui leur est fait: on ne met plus de sciure dans leurs poubelles et leur change à peine le sable.

---

<sup>137</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 23.

Pour provoquer les sourires sur les vieux visages édentés comme les leurs, il raconte une fois de plus l'histoire burlesque de l'Anglais et du tailleur. Mais puisqu'il raconte de mal en pis, tel qu'il remarque, Nell reste impassible et il lance des rires forcés.

Nell, de son côté, tombe également en enfance. Ses premiers mots sont: "Qu'est-ce que c'est, mon gros? C'est pour la bagatelle?"<sup>138</sup> Elle n'arrive pas à embrasser Nagg et ce dernier ne peut pas la toucher non plus. Elle est sujette à des velléités. Dans sa parole, ce qui est dit est immédiatement annulé par ce qui suit et ne mène à rien.

"Nagg - Tu veux un bout?

Nell - Non. (Un temps.) De quoi?

Nagg - De biscuit."<sup>139</sup>

"Nagg - Tu peux me gratter d'abord?

Nell - Non (Un temps.) Où?

Nagg - Dans les dos.

Nell - Non. (Un temps.) Frotte-toi contre le rebord."<sup>140</sup>

Il est indéniable que Nagg et Nell servent de jouets à Hamm. Celui-ci fait étalage de puissance et les traite comme des chiens.

---

<sup>138</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 29.

<sup>139</sup> Ibid., p. 32.

<sup>140</sup> Ibid., p. 34.

"Le nom de "Nagg" semble nous rappeler le mot allemand "Nagel" qui veut dire "clou" et le nom de "Nell" vient sans doute du mot anglais "nail" qui a le même sens."<sup>141</sup> Se voyant bafoué par Hamm, Nagg et Nell tentent un sursaut contre lui. Nagg se moque de la douleur aiguë de son fils indigne.

"Nagg (bas) - Tu as entendu? Un coeur dans sa tête.

Il glousse précautionneusement.

Nell - Il ne faut pas rire de ces choses, Nagg. Pourquoi en ris-tu toujours?

Nagg - Pas si fort!

Nell (sans baisser la voix) - Rien n'est plus drôle que le malheur, je te l'accorde. Mais -

Nagg (scandalisé) - Oh!

Nell - Si, si, c'est la chose la plus comique au monde."<sup>142</sup>

De plus, Nagg rappelle à Hamm le rôle de protecteur qu'il assurait à son égard quand celui-ci était petit et lui fait une prédiction: "Qui appelais-tu, quand tu étais tout petit et avais peur, dans la nuit? Ta mère? Non. Moi. On te laissait crier. Puis on t'éloigna,

---

<sup>141</sup> Pierre Mélése, Beckett (Paris: Seghers, 1969), p. 61.

<sup>142</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 33-34.

pour pouvoir dormir. Je dormais, j'étais comme un roi, et tu m'as fait réveiller pour que je t'écoute. Ce n'était pas indispensable, tu n'avais pas vraiment besoin que je t'écoute. D'ailleurs je ne t'ai pas écouté. J'espère que le jour viendra où tu auras vraiment besoin que je t'écoute, et besoin d'entendre ma voix, une voix."<sup>143</sup>

Quant à Nell, avant de rendre le dernier soupir, elle conseille à Clov de s'en aller: "Déserte."<sup>144</sup>

### 1.8 Winnie

Comme les autres personnages beckettians, Winnie atteint un degré de décrépitude corporelle qui la rend à la fois risible et digne de pitié. Tout au début, cette femme d'une cinquantaine d'années s'enlise inexorablement jusqu'à mi-corps dans un monticule de sable au milieu d'un marais salant aride et brûlant dont l'herbe est depuis longtemps desséché. Elle est clouée là, privée de l'usage de ses membres inférieurs, mais sous l'aspect encore charmant d'une femme bien en chair, habillée coquettement d'un corsage très décolleté qui laisse voir sa poitrine plantureuse et son collier de perles.

---

<sup>143</sup> Samuel Beckett, Fin de partie (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 77.

<sup>144</sup> Ibid., p. 39.

Ce qui permet à Winnie de défendre sa propre survie dans ce monde arrivé presque à son terme, c'est son désir obstiné de continuité Winnie, dont le nom indique avec un humour féroce qu'elle va triompher, ne cesse pas de lutter. D'abord, elle se dit courageusement: "Commence, Winnie. Commence ta journée, Winnie."<sup>145</sup> Sur ces mots, elle joint les mains, les lève devant sa poitrine et se plonge ensuite dans sa prière matinale: "Jésus-Christ Amen. Siècles des siècles Amen."<sup>146</sup> A quoi cela peut-il lui être utile, sinon à se tromper elle-même? Il faut qu'elle fasse semblant d'ignorer la lente mais certaine dégradation qui s'empare d'elle: "enfin -- peux pas me plaindre -- non non -- dois pas me plaindre -- presque pas -- ça qui est merveilleux -- rien de tel -- légers maux de tête parfois (...) -- vague migraine temps en temps -- ça vient -- puis s'en va -- hé oui -- tant de bontés -- de grandes bontés -- prières peut-être pas vaines."<sup>147</sup>

Winnie n'accueille pas moins avec courage, avec un optimisme déplacé, les moindres incidents de sa vie. Elle réussit à métamorphoser les jours les plus sombres en beaux jours. Même si une sonnerie perçante déclenchée par une force extérieure parfaitement arbitraire la réveille

---

<sup>145</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de minuit, 1981), p. 13.

<sup>146</sup> Ibid., p. 13.

<sup>147</sup> Ibid., pp. 16-17.



brutalement, elle fixe le zénith et exalte d'une façon dérisoire cette ambiance apocalyptique: "Encore une journée divine."<sup>148</sup> Elle joue à se désintéresser de l'horreur qui l'entoure. "La terre est juste aujourd'hui, pourvu que je ne me sois pas empâtée. La grande chaleur sans doute. Toutes choses en train de se dilater."<sup>149</sup> Comme elle ne peut bouger, c'est triomphalement qu'elle s'écrie: "Quelle malédiction, la mobilité!"<sup>150</sup> Elle masque à elle-même son atroce condition en se consolant; "Etrange? Non, ici tout est étrange. J'en suis reconnaissante en tout cas. Très reconnaissante."<sup>151</sup> En pareille circonstance, elle souhaite pouvoir rester impassible comme Willie, son mari fainéant. " -- pauvre Willie -- aucun goût -- pour rien -- aucun but -- dans la vie -- pauvre cher Willie -- bon qu'à dormir -- don merveilleux -- rien de tel -- à mon avis -- je l'ai toujours dit -- que ne l'eussé-je!"<sup>152</sup> Il faut aussi mentionner que "de grandes bontés" et "Ça que je trouve si merveilleux" reviennent en leitmotiv dans la bouche de Winnie. Cela montre qu'elle ne se laisse pas aller, tant s'en faut. Elle rêve

---

<sup>148</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 12.

<sup>149</sup> Ibid., p. 35.

<sup>150</sup> Ibid., p. 54.

<sup>151</sup> Ibid., pp. 51-52.

<sup>152</sup> Ibid., pp. 14-15.

à se libérer de ce monde supplicié "Oui, l'impression de plus en plus que si je n'étais tenue -- (geste) -- de cette façon, je m'en irais tout simplement flotter dans l'azur. Et un jour peut-être la terre va céder, tellement ça tire, oui, craquer tout autour et me laisser sortir."<sup>153</sup>

A ce qu'il paraît, Winnie est une femme très coquette. Tout au long de la pièce, elle se voue à faire et à parler pour rien. Tant qu'elle garde encore la mobilité des mains, ses occupations sont entièrement consacrées à une espèce d'inventaire de la vie quotidienne concentrée autour de ses pauvres trésors: une ombrelle à manche rentrant et les menus objets que recèle un grand sac noir, genre cabas, posé à sa portée. Quoi qu'il en soit, elle se préoccupe toujours de son charme physique. Elle se dit: "Mes cheveux! Me suis-je coiffée? Je l'ai fait peut-être. Normalement je le fais."<sup>154</sup>, et ailleurs: "Tiens-toi, Winnie, voilà ce que je dis toujours, adviene que pourra, tiens-toi."<sup>155</sup> Frivole et versatile, elle marmonne d'abord: "Fraîche bouchette" en inspectant les lèvres qu'elle vient de terminer. Mais un instant plus tard, elle se ravise: "Bouchette blémie."<sup>156</sup> Sans doute nous fera-t-elle l'effet

---

<sup>153</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 40.

<sup>154</sup> Ibid., p. 27.

<sup>155</sup> Ibid., p. 49.

<sup>156</sup> Ibid., p. 20.

d'une femme minaudière, qui est à sa toilette, aussi à l'aise dans sa dune que dans une salle de bain.

Une autre attitude qui tourne Winnie en dérision est sa manie de s'instruire de tout. Elle examine le manche de sa vieille brosse à dents, essaie de lire l'inscription à demi-effacée par l'usage: "pure ... quoi? -- quoi?"<sup>157</sup> Sans cesse elle prend sa brosse, la dépose, essuie les lunettes avec le mouchoir et les chausse pour mieux lire. C'est un triomphe quand elle parvient enfin à déchiffrer l'inscription complète. "Véritable pure ... solennellement garantie ... ah! soie de porc!"<sup>158</sup> La voilà plus intriguée encore, l'esprit encore plus en éveil. Elle demande à Willie ce qu'est un porc. La réponse qu'elle obtient de son partenaire la rend rayonnante de bonheur. De plus, la carte postale que Willie tient à la main et regarde avec délices peut piquer la curiosité de Winnie. "Non mais c'est de la véritable pure ordure!", s'exclame-t-elle en l'ayant examinée. Cette curieuse, dégoûtée pourtant, braque la loupe sur cette carte postale obscène pour voir plus clair et s'interroge: "Et ce troisième-là, au fond, qu'est-ce qu'il fricote?"<sup>159</sup> Elle continue à fixer son dernier regard prolongé sur cette attraction

---

<sup>157</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 14.

<sup>158</sup> Ibid., p. 55.

<sup>159</sup> Ibid., p. 24.

avant de la lâcher. En outre, le passage d'une fourmi transportant ses oeufs est accueilli par elle avec un profond étonnement: "Tiens! Qu'est-ce que je vois là? On dirait de la vie! Une fourmi! Willie, une fourmi, vivante!"<sup>160</sup>

Bien que cherchant à se tenir gaie à tout moment, Winnie sombre parfois dans la mélancolie: "Pardonne-moi, Willie, on a de ces ... bouillons de mélancolie."<sup>161</sup> Dès lors que ses distractions ne marchent pas, elle perd courage et l'idée de la mort lui vient. Elle s'imagine une ambiance apocalyptique. "et attendre que vienne le jour -- le beau jour où la chair fond a tant de degrés et la nuit de la lune dure tant de centaines d'heures. Ça que je trouve si réconfortant quand je perds courage et jalouse les bêtes qu'on égorge."<sup>162</sup> Et après avoir vu le foudroiement de son ombrelle, elle est envahie par l'angoisse: "Moi-même ne finirai-je pas par fondre, ou brûler, oh je ne veux pas dire forcément dans les flammes, non, simplement réduite petit à petit en cendres noires, toute cette -- chair visible."<sup>163</sup>

---

<sup>160</sup> Samuel Beckett, Oh Les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 36.

<sup>161</sup> Ibid., p. 41.

<sup>162</sup> Ibid., pp. 23-24.

<sup>163</sup> Ibid., p. 45.

Le délabrement du corps et de l'esprit de Winnie se manifeste de plus en plus fort au deuxième acte. Winnie s'enfonce à présent jusqu'au cou. Elle ne peut plus jouer avec ses possessions. Seuls ses yeux bougent dans sa tête fixée rigoureusement de face. Toutes les fois qu'elle va fermer ses yeux, la sonnerie assourdissante la fait sursauter et la force à les rouvrir. "Et quand ça sonne. Ça fait mal, comme une lame. Une gouge. On ne peut pas rester sourd."<sup>164</sup> Elle trouve que la situation s'aggrave. Son cou lui fait mal. De plus, son symptôme est indubitablement celui d'une névrosée. "Bien sûr, j'entends des cris. Mais ils sont dans ma tête, non? Est-ce possible que -- Non non, ma tête est pleine de cris, depuis toujours. De faibles cris confus."<sup>165</sup> Pourtant, tout cela ne l'empêche pas de s'extasier. Elle ne marmonne plus sa prière, mais elle peut toujours parler. Ses appels, ses rires, ses interrogations, tout en elle continue à se porter vers Willie.

### 1.9 Willie

Willie n'est qu'une épave humaine, semblable à une taupe que la clarté toute crue fait se terrer dans son trou. Cet homme, âgé d'une soixantaine, s'assoupit profondément, presque invisible derrière

---

<sup>164</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 65.

<sup>165</sup> Ibid., pp. 67-68.

le mamelon à quelques pas de Winnie. Continuellement pris à partie par sa compagne, questionné, imploré, évoqué, il demeure silencieux mais intensément présent.

Sa présence est suggérée par quelques rires, quelques grognements en guise de répliques, quelques monosyllabes et les furtives apparitions des mains et du crâne chauve au-dessus de la pente du tertre. S'il arrive à Willie de parler au premier acte, c'est d'une part, pour donner lecture à haute voix des petites annonces d'un vieux journal qui sonnent bien ironiquement dans cet espace: "Coquet deux-pièces calme soleil."<sup>166</sup>, d'autre part, pour éructer une espèce de définition du mot "porc" que Winnie est avide de savoir. "Cochon mâle châtré. Elevé aux fins d'abattage."<sup>167</sup> Il se peut que Willie laisse entendre par là son propre destin.

Au deuxième acte, il ne répond plus à Winnie; il demeure invisible et muet, plongé dans le coma sans doute. Soudain, quelques secondes avant la fin, Willie, en tenue de cérémonie -- haut de forme, habit, pantalon rayé, gants blancs -- surgit à quatre pattes au bas du mamelon. Tandis qu'il s'efforce de grimper, Winnie l'encourage

---

<sup>166</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 22.

<sup>167</sup> Ibid., p. 56.



de la voix mais il retombe en bas, se remet à ramper, le bras tendu vers elle. Est-ce pour caresser le visage de Winnie ou pour s'emparer du revolver qui s'interpose entre elle et lui? Il se fige dans cette attitude, non sans avoir fait entendre le seul mot audible de cette journée, la première syllabe du prénom de son épouse "Win."<sup>168</sup>

#### Le couple Winnie-Willie

Nous pourrions voir dans le couple Winnie-Willie une sorte de dépendance qui joint indissolublement une locutrice verbeuse à un interlocuteur qui n'est guère qu'un auditeur. Il est indéniable que Winnie sait admirablement soutenir ce jeu de parole tout le long de la pièce. De toute façon, elle ne supporte pas de s'y livrer toute seule. "Ah oui, si seulement je pouvais supporter d'être seule, je veux dire d'y aller de mon babil sans âme qui vive qui entende."<sup>169</sup> Pour qu'elle parle, il faut au moins qu'elle ait l'illusion d'avoir un auditeur, là, à son entière disposition. Normalement, elle a scrupule à déranger Willie pour une activité aussi vaine. Alors, il arrive très souvent qu'elle n'espère pas de Willie la moindre participation active en s'adressant à lui: "Dieu te bénisse Willie

---

<sup>168</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 76.

<sup>169</sup> Ibid., p. 26.

de ta bonté je sais l'effort que ça te coûte, repose-toi à présent détends-toi je ne t'embêterai plus à moins d'y être acculée, je veux dire à moins d'épuiser mes propres possibilités ce qui est peu probable, simplement te savoir là à même de m'entendre même si en fait tu ne le fais pas c'est tout ce qu'il me faut, simplement te sentir là à portée de voix et sait-on jamais sur le qui-vive c'est tout ce que je demande."<sup>170</sup>

Elle ajoute: "Enfin quelle joie, te savoir là, au moins ça, fidèle au poste, et peut-être réveillé, et peut-être à l'affût?"<sup>171</sup> Et ailleurs: "Willie -- ne réponds -- si ça t'embête -- tu t'es déjà -- bien assez -- dépensé."<sup>172</sup>

Mais dans ses moments dépressifs, Winnie recourt à son assistant. Elle tient à vivre autant que possible au su de Willie qui entre en agonie ou fait le sourd. Elle doit revenir avec insistance sur la même question pour obtenir des assurances.

"Winnie - (...) Est-ce que tu m'entends de là? Je t'en supplie, Willie, seulement oui ou non, est-ce que tu m'entends de là, seulement oui ou rien?

Un temps.

Willie - (Maussade) Oui.

---

<sup>170</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 33.

<sup>171</sup> Ibid., p. 41.

<sup>172</sup> Ibid., p. 49.



Winnie - Et maintenant?

Willie - (Agacé) Oui.

Winnie - (Moins fort) Et maintenant?

Willie - (Encore plus agacé) Oui!

Winnie - (Encore moins fort:) Et maintenant? (Un temps.

Un peu plus fort) Et maintenant?

Willie - (Violamment) Oui!"<sup>173</sup>

Par ailleurs, elle essaie de se renverser en arrière et se tourne, non sans peine, vers Willie à la seule fin d'être vue. "Peux-tu me voir de là, je me le demande, je me le demande toujours. (...)

Tu pourrais me voir, Willie, tu crois, d'où tu es, si tu levais les yeux vers moi? Lève les yeux jusqu'à moi, Willie, et dis si tu peux me voir, fais ça pour moi, je me renverse tout ce que je peux."<sup>174</sup>

Pour quelle raison est-elle dans l'obligation de rechercher à tout moment la compagnie du témoin? Ce serait l'idée de Bishop Berkeley qui expliquera le mieux cette attitude. D'après lui, "être, c'est être perçu. (Esse est percipi)"<sup>175</sup> Il en va de même chez Winnie.

Pour se sentir être, elle s'appuie sur la perception de Willie.

Lui seul est capable de la convaincre qu'elle existe pour de vrai,

<sup>173</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 32.

<sup>174</sup> Ibid., pp. 34-35.

<sup>175</sup> A. Clavel, "Beckett", Dictionnaire des littératures de langue française A-F (1984): 207.

car il n'y a rien au-delà du lieu où il se tient. Elle se contente d'une réplique de temps en temps qui lui prouve vaguement que Willie l'écoute et qu'elle ne parle pas qu'à elle-même.

Winnie et Willie ne sont pas dénués de tout sentiment. Il leur reste encore le goût de la tendresse, de la bienveillance et d'une connivence. Winnie mêle toujours son vieux compagnon à la moindre de ses réflexions. A ses yeux, il lui paraît un enfant qui a besoin d'une surveillance attentive. Maternelle, elle lui donne des conseils sur la meilleure façon de se conduire dans son étrange situation, par exemple: "Enfile ton caleçon, chéri, tu vas roussir."<sup>176</sup> ou bien: "Rentre dans ton trou à présent, Willie, tu t'es exposé suffisamment. Fais comme je te dis, Willie, ne reste pas vautré là, sous ce soleil d'enfer, rentre dans ton trou (...) Pas la tête la première, nigaud, comment ferais-tu pour tourner?"<sup>177</sup> Elle s'informe de sa santé: "Est-ce que tout va bien, mon chéri? (...) Tu n'es pas bloqué, Willie? Tu n'es pas coincé, Willie?"<sup>178</sup> et encore une fois: "Qu'est-ce que tu as au cou? Un anthrax? Faut surveiller ça, Willie, avant d'être envahi (...) Qu'est-ce que tu as, jamais vu une tête pareille!

---

<sup>176</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), p. 20.

<sup>177</sup> Ibid., p. 31.

<sup>178</sup> Ibid., p. 67.

Couvre-toi, chéri, c'est le soleil, pas de chichis, je permets."<sup>179</sup>

Notons que Winnie appelle toujours Willie à son aide. Elle le supplie de lever un doigt pour prouver qu'il vit encore. En voyant qu'il en lève cinq, elle se réjouit vivement et lui fait un compliment. "Lève un doigt, mon poulet, veux-tu, si tu n'es pas tout à fait sans connaissance. Fais ça pour moi, Willie, rien que le petit doigt, si tu n'es pas privé de sentiment. Oh tous les cinq, tu es un ange aujourd'hui, maintenant je vais pouvoir continuer, d'un coeur léger."<sup>180</sup> Bien que Willie reste indifférent à sa prière, elle l'excuse facilement. Elle se montre plutôt indulgente pour lui. "Non? Tu ne veux pas faire ça pour moi? Enfin ça ne fait rien."<sup>181</sup> Elle le tient aussi comme un conseiller de ses problèmes grammaticaux. "A Dieu et à moi ... Drôle de tournure. Est-ce que ça se dit? Est-ce que ça peut se dire, Willie, que son temps est à Dieu et à soi? Est-ce que tu dirais ça, Willie, que ton temps est à Dieu et à toi?"<sup>182</sup>

Supposé que Winnie soit le corps, elle désire que son époux la suive comme son ombre. Elle s'applique jusqu'au bout à se tourner

---

<sup>179</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 74-75.

<sup>180</sup> Ibid., p. 44.

<sup>181</sup> Ibid., p. 35.

<sup>182</sup> Ibid., p. 29.

vers lui. Quelles que soient les difficultés, elle rêve de le revoir. "Torticolis à force de t'admirer. Mais ça vaut le coup, ça vaut mille fois le coup. (...) Que tu viendras vivre de ce côté que je puisse te voir. J'en serais transformée. Méconnaissable. Ou seulement de temps en temps, que je me repaisse de toi."<sup>183</sup> De plus, elle exulte de joie lorsqu'enfin Willie avance vers elle jusqu'à être dans son champ de vision. Tout à coup, l'expression du visage et de la voix de Winnie se modifient: "(Mondaine) Ça par exemple. Voilà un plaisir auquel je ne m'attendais guère. Ça me rappelle le printemps où tu venais me geindre ton amour."<sup>184</sup>

---

<sup>183</sup> Samuel Beckett, Oh les beaux jours (Paris: Les Editions de Minuit, 1981), pp. 54-55.

<sup>184</sup> Ibid., pp. 73-74.